

Ruralia

Ruralia

Sciences sociales et mondes ruraux contemporains

04 | 1999

Varia

Jean-Marie DÉGUIGNET, *Mémoires d'un paysan Bas-Breton, 1834-1905*, Édition établie et annotée par Bernez Rouz, Le Relecq-Kerhuon, Éditions An Here, 1998, 462 p.

Laurent Le Gall



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ruralia/103>

ISSN : 1777-5434

Éditeur

Association des ruralistes français

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 1999

ISSN : 1280-374X

Référence électronique

Laurent Le Gall, « Jean-Marie DÉGUIGNET, *Mémoires d'un paysan Bas-Breton, 1834-1905*, Édition établie et annotée par Bernez Rouz, Le Relecq-Kerhuon, Éditions An Here, 1998, 462 p. », *Ruralia* [En ligne], 04 | 1999, mis en ligne le 25 janvier 2005, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ruralia/103>

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

Tous droits réservés

Jean-Marie DÉGUIGNET, Mémoires d'un paysan Bas-Breton, 1834-1905, Édition établie et annotée par Bernez Rouz, Le Relecq-Kerhuon, Éditions An Here, 1998, 462 p.

Laurent Le Gall

- 1 Jean-Marie Déguignet naît en 1834 à Guengat, près de Quimper. Il meurt le 29 août 1905, à Quimper, rue de l'hospice, au temps du combisme triomphant, ce qui n'est pas anodin pour un homme qui se définissait lui-même comme « en politique, [...] un républicain des plus avancés, et en religion, libre penseur, philosophe ami de l'humanité, de la vraie, et ennemi déclaré de tous les dieux qui ne sont que des êtres imaginaires, et des prêtres qui ne sont que des charlatans et des fripons [...] » (p. 298). Il commence à rédiger ses *Mémoires* dans les années 1890 et nous pouvons en lire aujourd'hui une version abrégée à partir de 24 cahiers manuscrits - soit plus de 2 500 pages - grâce au travail de l'association d'histoire locale Arkae et d'un petit éditeur finistérien. On découvre alors une destinée extraordinaire, dans le sens premier du terme. Et se déroule, au fil des pages, l'existence d'un petit, sorti du silence des humbles par l'écriture de sa propre vie.
- 2 Jean-Marie Déguignet n'est ni Maupassant (*Une Vie*), ni Émile Guillaumin (*La Vie d'un simple*). De cet *opus* qui peut être passé au crible des analyses sur l'autobiographie (Philippe Lejeune) et les récits de vie (Daniel Bertaux), nous proposerons trois lectures pour essayer d'en restituer et la saveur et l'intérêt pour l'historien.
- 3 On peut tout d'abord considérer ces *Mémoires* comme un livre d'histoires, d'aventures, comme une odyssée. En 1854, Déguignet, domestique chez le maire de Kerfeunteun - une commune limitrophe de Quimper -, s'engage dans l'armée : une aubaine pour quitter son monde, une possibilité offerte à l'individu pauvre de découvrir un pays et une nation auxquels il appartient et dont il aimera à décrire l'infinie variété des hommes qui les

composent ; un espoir de s'élever socialement. Pendant quatorze ans, il participe aux guerres de Napoléon III : un baptême du feu à Sébastopol, un parcours dans l'Italie du nord au moment de la campagne de 1859, la lutte contre les soulèvements kabyles en Algérie, la participation au fiasco mexicain. De ces *Mémoires* de guerre un tiers de l'ouvrage, on retiendra que l'empire, ce n'était pas la paix ; on sera sensible, aussi et surtout, à la rencontre entre l'histoire de l'individu et la décision politique nationale, à leurs enchevêtrements. Déguignet apparaît non seulement comme un acteur modeste des aventures extérieures de l'empire, mais aussi comme un Français dont la condition de soldat lui permet des apprentissages nouveaux : un intérêt pour l'ailleurs, avec comme corollaire le plaisir du tourisme à l'occasion ; la rencontre avec les autres, en particulier celle avec un jeune caporal qui au cours de la guerre de Crimée lui apprend à lire et à écrire vraiment le français.

- 4 Lorsqu'en 1868 Déguignet revient à Ergué-Gabéric où il avait appris, enfant, à devenir mendiant, l'ancien sergent redécouvre cette partie de la Cornouaille. Et ce n'est pas une des moindres vertus de ses *Mémoires* que d'offrir au lecteur une ouverture sur l'histoire de la Basse-Bretagne du XIXe siècle. L'auteur décrit le monde dans lequel il évolue, observe les changements plutôt qu'il ne les analyse. Une démarche quasi ethnographique qui lui permet d'appréhender la société de son temps et de contester le travail des folkloristes. Déguignet offre ainsi sa version de « l'âme bretonne » : prégnance des légendes et d'une religion catholique dans les gestes et les jours, établissement d'une hiérarchie des caractères en fonction des pays et des hommes qu'il connaît en Basse-Bretagne, image romantique apprise ou pensée d'une région ensauvagée. L'œuvre intéresse ainsi doublement l'historien : l'auteur, en essayant de dresser un tableau des mentalités, invite à vouloir les comprendre et permet aussi d'envisager comment il pouvait se les représenter.
- 5 Le monde de Jean-Marie Déguignet, c'est celui des ruraux qui vivent dans des communes proches de Quimper et qui s'y rendent. On y marche beaucoup, la mort et l'alcoolisme sont très présents de même que l'instabilité. Mobilité dans l'espace, mobilité dans la société. La vie de l'auteur en est un parangon. Né dans un milieu de petits paysans pauvres, il fait très tôt le métier de mendiant à l'intérieur de sa commune trois jours par semaine et aide ses parents. En 1851, il travaille comme vacher dans la ferme du professeur de l'école d'agriculture de Quimper ; et il pose la question : « Mais un monsieur à chapeau haut et qui ne savait pas parler breton pouvait-il être cultivateur ? » (p. 85). C'est une société organiciste que l'auteur détaille. Chacun y a sa place et chacun se doit de la tenir. Moins que des catégories ou des classifications toutes faites, ce sont des états que Déguignet distingue pour donner à lire les relations sociales. On est misérable, on peut le devenir, mais on peut aussi se sortir de cette condition. Le mendiant n'est pas mis au rebut mais fait partie intégrante du corps social. Il donne les nouvelles, joue un rôle d'intermédiaire pour les mariages, fréquente les propriétaires et les journaliers. Loin d'un déterminisme économique et social proposé comme explication par certains, loin des conceptions de l'Église sur les bienfaits de la pauvreté et l'assistance nécessaire, Déguignet propose de voir dans la mendicité un état momentané pour certains, prolongé pour d'autres. Aussi, les frontières passent d'abord entre les différents états de la richesse et les différents états de la pauvreté. Et Déguignet de renvoyer l'image d'une société où l'individu est toujours « à la limite de » : il peut prétendre à une amélioration de son état économique et social, et donc à une plus grande réputation à l'intérieur de la commune, mais le champ des possibles peut toujours être obéré par quelque hasard fatal, par une

mauvaise ou impossible gestion du mieux-être. L'ancien soldat qui a accumulé un petit pécule se marie à son retour, devient fermier quinze ans durant à l'ombre du château de monsieur Malherbe de la Boissière. Un incendie de la ferme, l'ivrognerie de sa femme, la non reconduction du bail à cause de ses opinions politiques, et Déguignet se retrouve débitant de boissons à Quimper en 1883. Dans cette société, la sûreté de l'état du moment est rarement un gage pour l'avenir. Vivre, c'est être obligé de s'adapter. Il devient ainsi momentanément, au début des années 1880, agent d'assurance pour la compagnie La Nationale. Mais il sait lire et écrire le breton et le français... et sa polyvalence est aussi à mettre au compte de ses expériences, de ce qu'il fut et de la volonté qu'il eut de maîtriser son destin.

- 6 On reste cependant ici dans le domaine de l'exceptionnel, ce que confirme Déguignet qui se voit comme un aiguillon de la modernité. Accueilli chez un vieil oncle après son congé de l'armée, il rappelle combien il fut « surpris de constater que cet ancien gendarme qui avait fait trente ans de service dont vingt à Paris, était resté complètement breton. Il avait conservé toutes les idées et toutes les superstitions du pays natal. Il n'avait rien oublié, n'ayant rien appris, sinon qu'il s'était créé deux fétiches de plus : l'homme de brumaire et l'homme de décembre » (pp. 268-269). L'auteur fustige la routine de ses contemporains peu enclins à s'adonner aux « *kichou névez* » (p. 323), l'expression péjorative désignant les nouvelles modes. Témoin attentif du temps qui passe, il rend compte de sa perception des nouveautés, de leur introduction plus que de leur réception. Le train qu'il prit la première fois entre Lyon et Marseille, après qu'il se fut porté volontaire pour la Crimée, lui devient un mode de transport familial. Il offre un Pernod dans un café de Trégunc alors qu'il fait sa tournée des fermes de la commune pour proposer son assurance. Il constate dans les années 1890 que la papeterie Bolloré, à Ergué-Gabéric, s'est considérablement modernisée. En filigrane, et grâce à de multiples détails, apparaissent le monde qui s'en va et le monde qui advient, dans la coexistence de l'ancien et du nouveau. Déguignet est un progressiste. Et la description qu'il fait de son travail de fermier après son retour du Mexique est là pour en témoigner : abonné à un journal agricole, il défriche, crée un potager, s'occupe de ses prairies, possède le plus beau champ de blé noir. L'on en revient alors au diptyque archaïsme/modernité dans les rapports complexes qu'ils entretiennent entre eux. La routine selon Déguignet n'était-elle pas aussi le mode de conservation que la société avait découvert pour éviter sa propre dislocation ? Mais ceci est une autre histoire.
- 7 Enfin, l'ouvrage permet d'aborder la façon dont Déguignet a forgé son identité et la conscience qu'il a eue de son destin. Certes, son regard rétrospectif sur les soixante premières années de sa vie n'est sans doute pas exempt d'arrangements et d'exagérations ; mais si l'on pense que le récit d'une vie par son auteur est une forme appropriée du discours pour appréhender l'individu dans ses actions, alors celui de Déguignet est un témoignage non négligeable.
- 8 L'homme est un autodidacte. Sa mère savait lire le breton dans trois livres : le catéchisme, la *vie des saints*, son livre de messe. À neuf ans, il commence l'apprentissage de la lecture en même temps qu'il va au catéchisme. Avant de connaître la caserne, il a appris par lui-même quelques rudiments d'écriture, et sur les journaux que recevait le maire dont il était un domestique, un français encore peu assuré. Ses années passées dans les armées impériales confortent son bilinguisme et sa maîtrise de l'écrit. Dans une Basse-Bretagne très majoritairement monolingue, il apparaît à son retour comme un produit d'une acculturation. Les notables et les édiles qui partagent avec lui la connaissance d'une

langue échappant à la plupart des ruraux le considèrent comme pouvant faire partie des leurs. Est clairement posé dans le texte le statut de la langue. Ses *Mémoires* sont un palimpseste des influences culturelles auxquelles il a été soumis. Déguignet prend la pose, convoque Dante, Hugo, Musset, dit savoir parler quatre langues, fait des citations en italien et en breton. Il écrit, rencontre Anatole le Braz professeur à l'université de Rennes, collecteur de contes et de légendes bretonnes qui fait publier, dès 1904 dans *La Revue de Paris*, plus d'une centaine de pages corrigées. Une consécration et une revanche pour un homme qui s'est senti persécuté.

- 9 Car Déguignet est aussi le républicain rouge vilipendé par le clergé et les adversaires de « Marianne frilous » (p. 341) Marianne au nez sale. Remettre en cause les autorités de même qu'il faut casser la routine pour s'affranchir, tel est le message d'un homme pour qui la modernité devait prendre une acception aussi bien politique en l'occurrence, la République qu'économique. L'apprentissage de la liberté de conscience se conjugue avec un anticléricalisme forcené, présent tout au long du livre, et qui culmine au moment de l'expulsion des congrégations religieuses et de l'interdiction de l'usage du breton en 1902. L'affirmation de son identité politique se double aussi de constatations souvent passionnantes sur la politique au village. On saisit la présence d'un bonapartisme rural diffus, on lit avec plaisir les pages consacrées aux élections législatives de 1876, on comprend le rôle et la présence des autorités municipales dans les communes/paroisses.
- 10 Enfin, il reste à évoquer l'homme Déguignet. Qu'est-il devenu ? Il est dans la misère à la fin de sa vie. Il semble seul et rares sont les remarques qui permettent de pénétrer dans la sphère de l'intime. Se pose ici la question des rapports entre l'individu et le groupe, la communauté à laquelle il appartient. Certes, il se présente et se considère toujours comme un paysan, et tout au long du livre fourmillent les indications sur ses sentiments face à la nature et sa relation à la terre. Alors qu'il est débitant de tabac à Pluguffan, dans les années 1880, il loue un champ et le cultive. Jean-Marie Déguignet est à fois dans et hors le monde dans lequel il vit, après son retour dans le Finistère. Problème du métissage, problème d'une situation de l'« entre-deux » : il est un paysan, mais il est devenu bien plus que cela aussi. En marge.
- 11 Une dernière remarque. On saura gré aux découvreurs du texte de Jean-Marie Déguignet d'avoir mis à la disposition de nombreux lecteurs 25 000 exemplaires vendus depuis un an : un succès qui appellerait quelques commentaires sur l'enjeu de mémoire que constitue une civilisation rurale, bretonnante, paroissiale (cf. Yves Le Gallo) aujourd'hui disparue une version courte de ses *Mémoires*. On pourra souhaiter à l'avenir, dans l'intérêt de tous et des historiens en particulier, que la version intégrale soit éditée.

INDEX

Index chronologique : XIXe siècle